



HAL
open science

Un voyage présidentiel au coeur des Andes (1834-1835)

Isabelle Tauzin-Castellanos

► **To cite this version:**

Isabelle Tauzin-Castellanos. Un voyage présidentiel au coeur des Andes (1834-1835). 2011. halshs-00561452

HAL Id: halshs-00561452

<https://shs.hal.science/halshs-00561452>

Preprint submitted on 1 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un voyage présidentiel au cœur des Andes (1834-1835)

Isabelle Tauzin-Castellanos¹

Résumé

En 1834, le père José María Blanco, originaire de Quito, accompagne le président de la république péruvienne dans une tournée à travers les Andes. Les conditions du déplacement officiel, les étapes, la vision du Pérou de l'intérieur sont les aspects qui seront étudiés ici à partir d'un témoignage en langue espagnole sans prétention littéraire. La perception de la mobilité, de l'espace et des hommes, la représentation de l'Autre seront les axes de cette contribution à l'histoire culturelle andine.

En 1834, el padre José María Blanco oriundo de Quito acompaña al presidente de la república peruana en una gira por el interior del país. Las condiciones del viaje oficial, las etapas, la visión de la Sierra son los aspectos que se estudiarán aquí a partir de un testimonio en español carente de pretensiones literarias. La percepción de la movilidad, del espacio y de los hombres, la representación del Otro serán los ejes de esta contribución a la historia cultural andina.

Mots clefs : Pérou, XIXe siècle, histoire des mobilités, Luis José Orbegoso, José María Blanco

Palabras clave : Perú, siglo XIX, historia de las movilidades, Luis José Orbegoso, José María Blanco

Le journal du voyage du Président Orbegoso dans le Sud du Pérou était intitulé à l'origine « *Diario de la marcha que hace su excelencia el presidente provisional de la república peruana Don Luis José Orbegoso a los departamentos del sud* ». « *Diario de la marcha* » et non « *diario del viaje* », un titre qui signalait le caractère militaire et collectif du déplacement avec le mot « *marcha* » tandis que « *viaje* » aurait renvoyé à un déplacement maritime au moins tout autant que par voie terrestre. De fait, ce déplacement revêt un caractère stratégique : il doit permettre de vérifier les soutiens politiques et militaires dans le Sud des

¹ Professeur des Universités, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, EA 3656

ITauzin@aol.com, 15 rue du Maréchal Foch 33400 TALENCE

Andes *a priori* favorable à Agustín Gamarra, prédécesseur et rival d'Orbegoso originaire du Cusco.

Qui était José María Blanco, l'auteur du témoignage ? L' édition la plus récente du journal, source principale de ce travail, a été publiée en 1974 par l'historien péruvien Félix Denegri : elle apporte de très nombreuses informations tout en signalant des lacunes quant à la biographie de José Maria Blanco, ainsi que son caractère fragmentaire puisque la deuxième partie du journal est restée inédite².

José María Blanco, un ancien franciscain natif de Quito, avait été banni de la *Real Audiencia* en 1818 accusé de conspirer en faveur de l'Indépendance. Indésirable d'un côté, il se fit une place parmi les patriotes péruviens dont il partageait les idées libérales. Après la bataille d' Ayacucho qui scella la fin de l'empire espagnol, Blanco devint curé d'une paroisse de La Libertad, le département d'où était originaire le général Luis José Orbegoso. Recommandé pour diriger le prestigieux séminaire de Trujillo, le père Blanco fut démis de ce poste avec le retour en force des conservateurs³. Le général Orbegoso, élu président provisoire en décembre 1833 par les députés libéraux, venait de remporter plusieurs succès militaires. Au faite de la gloire, Orbegoso dont le désintéressement et le patriotisme apparaissent sans ambiguïté dans la correspondance⁴, offrit sa démission ; elle fut refusée par l'assemblée de la Convention qui promulgua une nouvelle constitution en juin 1834.

José María Blanco, privé de paroisse et poursuivi pour ses idées libérales, adressa une missive à Orbegoso afin d'être envoyé à Rome. Les flatteries épistolaires ne servirent à rien ; la requête ne fut pas suivie d'effet. Un proche d'Orbegoso prit le relais pour que le chef de l'État vienne en aide à Blanco⁵. Quelques semaines plus tard, Orbegoso entreprenait une tournée dans le sud du pays avec Blanco pour aumônier⁶.

² Sur l' édition de Félix Denegri et son travail de terrain pour vérifier le témoignage on consultera Luis Enrique Tord , 2000, p. 88-89.

³ Selon Félix Denegri la raison de ce renvoi fut l'indiscipline des élèves autorisés à lire des livres mis à l'index. L' écrivain libéral Fernando Casós a mis en scène l' agitation politique au sein du Colegio Seminario San Marcelo dans les premiers chapitres de son roman *Los amigos de Elena* (1874).

⁴ On se reportera à l' ouvrage récent de Carmen Mac Evoy et José Luis Rénique, *Soldados de la república Guerra, correspondencia y memoria en el Perú (1830-1844)*. Carmen Mac Evoy écrit : « Como 'padre del país' , 'mecenas' , o 'dechado de beneficencia' , el liberteño se convierte en el destinatario de decenas de correspondencias que le escriben para comunicarle sus angustias económicas y también sus esperanzas. En virtud de ello, Orbegoso será la personificación de un Estado itinerante cuya función principal fue proveer de destinos de manera equitativa » (2010, t. 1, 34).

⁵ « Si alguna vez puedo recomendar a usted a un hombre desgraciado, es en esta ocasión. ¿Sabía usted los infinitos trabajos que por decisión a usted ha pasado el señor cura de Marcabal, Blanco? Este amigo,

Le journal de bord commence le 11 novembre 1834, moment du départ de Lima et est daté minutieusement jusqu'au 26 décembre, jour de l'arrivée à Cusco. Le président et sa suite restèrent dans cette ville jusqu'au 29 janvier, lorsque tous partirent vers Puno. Après cette tournée, José María Blanco lut maints documents pour compléter ses observations de terrain ; il arrêta la rédaction de ses cahiers le 28 juin 1837 à Lima⁷. Au terme de plusieurs années de guerre fratricide, en 1839, le pays repassa sous la férule des conservateurs. À Quito où le journal de bord fut trouvé au début du XXe siècle, Félix Denegri recueillit un dernier indice de vie du Père Blanco en 1843.

Le récit de José María Blanco suscite un double intérêt : c'est l'occasion d'analyser la mobilité en tant que telle. Comment se déroule le déplacement officiel du président de la république? D'autre part, comme le signalait l'historien Jorge Basadre, il s'agit d'une « *œuvre pleine d'une information sèche et précise, qui [...] constitue malgré son aridité une véritable encyclopédie du Pérou méridional*⁸ » ; dans une deuxième partie, après avoir examiné les conditions matérielles de la mobilité, je m'intéresserai aux espaces traversés et aux personnes rencontrées. Qu'est-ce qui est vu ? et qu'est-ce qui est tu ? Pour conclure, j'aborderai les limites du témoignage de José María Blanco, à savoir le dit et l'indicible dans cette période où le Pérou vit au quotidien l'instabilité politique et la fragmentation territoriale.

A/ La mobilité en question

Quelle est la raison du voyage à Cusco ? On la devine entre les lignes : pour Orbegoso présent dans les Andes centrales six mois plus tôt, victorieux alors de ses adversaires, il s'agit de consolider l'autorité présidentielle en sillonnant les Andes. La paix a été scellée entre les

comprometido por sanos principios al sistema del orden, trabajó en favor de él algunos papeles en el mes de enero [...] trataron de perseguirlo [...] marchó el infeliz con solo el encapillado, perdió sus libros, su ropa amada y cuanto encerraba su aposento [...] a los siete meses de peregrinaje, ha vuelto a Trujillo, con el objeto de irse a Lima a implorar la bondad y amparo de usted », in Carmen Mac Evoy, 2000, t. 2, p.1077-1078.

⁶ Bolivar, en décembre 1823, un an avant la victoire d' Ayacucho, était lui aussi accompagné par son aumônier et son aide de camp: « *Aparte del grupillo de arrieros que le servían de guías y cargueros, lo acompañaban sólo dos personajes: 1. don Julián Torres, su inseparable capellán, hombre venerable, culto y honrado [...] y 2. el oficial don Manuel Antonio López, en condición de ayudante. Ya sabemos que el secretario accidental, don José Domingo Espinar se detuvo, por enfermo, en la hacienda de Cochamarca* », in Waldemar Espinoza Soriano, 2006, 135.

⁷ « *Acabé de copiar estos apuntes el día miércoles 28 de junio de 1837 a las oraciones* », in José María Blanco, 1974, p. 293. Toutes les citations renvoient au premier tome, le second tome étant constitué par les notes de Félix Denegri.

⁸ Cité par Félix Denegri (1974, p. VIII).

camps adverses près de Jauja par l'*abrazo de Maquinhuayo*. Orbegoso, le général préféré de l'aristocratie et favori des Liméniennes entreprend après la campagne militaire, une campagne de communication sur le terrain.

Le texte de José María Blanco a la forme d'un récit impersonnel ; le chroniqueur parle de lui-même à la troisième personne avec la distance d'un témoin exclusivement défini par la fonction pastorale⁹. Des notes en bas de page complètent les observations sur le vif, apportant différentes précisions sur les villes et hameaux traversés, et décrivant les paysages. Les notes coïncident parfois avec l'information donnée par José María Córdova y Urrutia dont la *Estadística...* fut publiée pour la première fois en 1839 : c'est le cas par exemple au sujet de la ville de Cañete ; les mêmes chiffres figurent sous la plume de Córdova et de Blanco.

Qui accompagne Orbegoso outre José María Blanco? Deux généraux : Domingo Nieto et Francisco Valle Riestra nommés dès les premières lignes. Nieto et Valle Riestra jouent un rôle fondamental dans la vie publique encore marquée par la confrontation militaire. Les autres compagnons de route restent anonymes, confondus dans la suite présidentielle (l'expression « *la comitiva* » sans plus de précision revient comme un leitmotiv). Nous ignorons aussi qui sont les membres de la famille associés au périple transandin et dont la présence est évoquée de façon réitérée (Blanco, 1974, p. 10, p. 12). À peine arrivé à Cusco, le Président écrit son inquiétude pour sa nombreuse progéniture¹⁰. L'aîné des Orbegoso est au côté du chef d'État ; jeune capitaine de dix-huit ans, il joue le rôle d'ordonnance et prend en charge les besoins les plus immédiats de l'entourage¹¹.

La première partie de l'itinéraire correspond à la route Lima – Cañete – Huancavelica¹², une étape effectuée en 12 jours du 11 au 23 novembre 1834. Blanco ne donne aucune indication sur les montures jusqu'au premier obstacle représenté par un pont de lianes, lorsque tous doivent mettre pied à terre. Reconstituant le parcours de Bolívar, l'historien Waldemar

⁹ «dijo [la misa] su capellán el cura de Marcabal, don José María Blanco» (p. 14); «muchos los de su familia, principalmente su capellán doctor don José María Blanco, quien por poco se muere» (p. 22); «el capellán se acomodó con el subprefecto en un cuartito» (1974, p. 23)

¹⁰ « De mi familia, he tenido fatales noticias por este correo: quedaban esperando dos dependientes únicos que cuidaban mis intereses, y estos, en un año de ausencia y descuidados enteramente, han llegado al término de no producir lo necesario para la subsistencia de mi dilatada familia », in Carmen Mac Evoy, 2000, t. 1, p. 264.

¹¹ « el capitán Pedro José de Orbegoso se alojó en un mal rancho, como capitán de la escolta de S.E. tuvo que estar en el fogón personalmente para surtirse de comida y proporcionarla a los de la comitiva », José María Blanco, 1974, p. 20.

¹² La distance routière entre Lima et Huancavelica est aujourd'hui d'environ 500 kilomètres, avec une durée de transport d'une dizaine d'heures.

Espinoza Soriano rappelle l'adaptation plus grande des mules aux sentiers montagneux¹³ et le rôle de guide tutélaire joué par les chevaux et mis à profit par les muletiers¹⁴. La longueur des étapes faites par Orbegoso est très variable et fonction des difficultés rencontrées en chemin. Les premiers jours, le groupe franchit une douzaine de lieues en moyenne, jusqu'à la bourgade de Pacarán (province de Cañete), puis les distances sont réduites de moitié et le trajet est d'autant plus incertain que le mot « lieue » est appliquée pour des mesures différentes, en fonction de la difficulté topographique¹⁵. Malgré cette disparité, Blanco indique les heures de la journée avec une précision toute militaire, comme s'il avait l'œil rivé sur sa montre. L'estimation horaire est subjective et s'apprécie en fonction de la lumière du jour. Blanco donne aussi la traduction en espagnol des noms des hameaux andins. Originaire de Quito, il révèle de bonnes connaissances du quechua d'après les informations rassemblées par Félix Denegri.

Après deux jours d'hommages civils et militaires dans la ville de Huancavelica, le cortège présidentiel poursuit sa route vers Ayacucho, à une bonne trentaine de lieues¹⁶. Le déplacement dure six jours et s'avère exténuant, ce que le chroniqueur n'avait pas noté jusque-là (Blanco, 1974, p. 41, 43). Chaque étape fait l'objet d'une énumération des hameaux traversés, lieue par lieue. La misère est omniprésente, de sorte que le chef d'Etat se contente parfois d'un couchage improvisé par ses ordonnances lorsque muletiers et domestiques s'égarer en chemin (Blanco, 1974, p. 40), à moins qu'ils n'oublient leur mission en cours de

¹³ « *En las provincias serranas, en efecto, preferían a las mulas, debido a sus pisadas firmes y seguras en los desfiladeros como también por su mayor resistencia para soportar el peso de la carga, y además por su extraordinaria sobriedad e intuición para prevenir accidentes. Los extranjeros, sobre todo, daban preferencia a las mulas de gran talla y a caballos de silla de buenas calidades, debidamente aclimatados en la sierra [...] Prudentes y vigorosos, con un ardor que nada los desanima, los caballos andinos desplegaban, aun en situaciones difíciles, la misma agilidad que sus camaradas de orejas largas* », Waldemar Espinoza, 2006, p. 181. Espinoza traduit textuellement le récit du Français Marcel Monnier, voyageur de la fin du XIXe siècle.

¹⁴ « *al término de una caminata dura, las sudorosas mulas, agobiadas, se reanimaban de pronto con un esfuerzo supremo y apretaban el paso por el temor de perder a su guía y compañero equino. Eso también esclarece el porqué los viandantes evitaban poner la brida y la silla al caballo antes de que las mulas estuviesen ya cargadas* », *ibid.*, p. 182.

¹⁵ La voie Cañete – Huancavelica qui fut celle des courriers allant à Cusco au XVIIIe siècle n'a pas d'existence formelle au XXIe siècle, elle a été remplacée par la route des *Libertadors* plus au sud .

¹⁶ Blanco indique les distances suivantes: Huancavelica-Paucará: 10 lieues, Paucará-Acobamba: 4 lieues; Acobamba -Huanta: 12 lieues; Huanta-Ayacucho: 7 lieues.

route comme le rapporte Eugène de Sartiges retrouvant son muletier occupé à boire au lieu de poursuivre en éclaireur¹⁷.

Quel est l'équipage ordinaire du Président ? Linge et vaisselle personnelle, matériels d'écriture et couchage sans doute comme Bolivar (W.Espinoza, 2006, 135). Les quatre lieues qui séparent les bourgades de Paucará et d' Acobamba, requièrent une journée entière de marche alors que la distance moyenne parcourue en montagne est de deux lieues par heure¹⁸. Entre Huancavelica et Ayacucho se produit le premier accident notable: un officier est blessé tandis qu'il s'apprêtait à faire boire la mule qu'il chevauchait¹⁹. À Acobamba, 300 cavaliers et 80 arcs de triomphe attendent l'arrivée du chef d'État, des chiffres démesurés si on les compare au nombre d' habitants d'une bourgade dont les deux rues menant à la place sont inadaptées au passage de chevaux (Blanco, 1974, p. 41). Une déconvenue se produit entre Acobamba et Huanta, au relais de Marcas : il faut patienter jusqu'à l'arrivée de cantinières et se contenter de peu : du pain, de la chicha et une calebasse pour assiette (Blanco, 1974, p. 43). Visibilité des uns et invisibilité des autres, je reviendrai plus loin sur le rôle des femmes dans l'organisation des campagnes militaires.

A Huanta, Orbegoso s'arrête une journée afin de préparer son arrivée à Ayacucho en concertation avec le chef des armées, le général Valle Riestra envoyé en éclaireur. José María Blanco relève l'importance des ponts dans les environs, véritable clé des succès militaires (Blanco, 1974, 44-45). Le cortège présidentiel parvient à Ayacucho à la mi-journée et est accueilli en apothéose par 800 cavaliers. Le nombre de cavaliers est doublement signifiant : le statut de « *montado* » s'oppose à celui de « *danzante* » et de « *indio* ». Les notables sont à cheval à la hauteur du général président même s'ils mettent ensuite pied à terre, en signe d'allégeance, les dames se placent dans l'embrasure des fenêtres, tandis que le reste de la

¹⁷ « à l'entrée du village de Chincheros, j'aperçus mon sambo entouré d'un groupe d'indiens, hommes et femmes, lui tendant cordialement des vases remplis de chicha, que le drôle avalait sous prétexte de politesse » in Eugène de Sartiges, « Voyages dans les Républiques de l'Amérique du Sud », *La Revue des deux mondes*, t.9-10, 1851, p. 1043-1044 (www.gallica.bnf.fr).

¹⁸ « En suelos planos, una excelente bestia satisfactoriamente podía alcanzar dos leguas de 5 kilómetros cada una por hora. Y 2 leguas de 4 kilómetros cada una en terrenos escabrosos. Cuando las marchas se efectuaban en mulas, recorrían 4 kilómetros en hora y media, debido al paso lento de estos solípedos. Pero cuando los mulos o los caballos conducían mucha carga, alcanzaban 4 kilómetros por hora en terreno abrupto, y 5 en las llanuras » in Walter Espinoza, 2006, p. 175. On se reportera aussi à l'ouvrage de José Salaverry qui étudie la variation des mesures dans les Andes dans *Instrumentos y sistemas andinos* (Salaverry, 2007, p. 210-227).

¹⁹ « En el río de Alpachaca al tiempo de dar agua a la mula en que iba el señor mayor don José Zavala, fue arrastrado por ésta y estropeado [...] en la mesa llegó el señor mayor Zavala e inmediatamente fue medicinado mostrando en esto S.E. el interés que tenía por su salud » (1, 40-41). Cet officier est mentionné à plusieurs reprises, comme victime ou responsable d' incidents qui ralentissent l' escorte.

population au milieu de la rue embarrasse le chemin, ralentissant le passage des officiels. Le nombre de cavaliers n'est pas forcément un indicateur de richesse mais il marque l'adhésion des notables au chef d'Etat²⁰. Le cortège se rend sur le champ de bataille de Quinoa pour célébrer les dix ans de la victoire sur les armées du vice-roi et la fin de l'empire espagnol. Puis, après une dizaine de jours sur place, Orbegoso reprend la route pour rejoindre la ville de Cusco.

Cette partie de l'itinéraire est marquée par un accident dont est victime José María Blanco. Le mémorialiste raconte les faits avec le ton impersonnel qui caractérise tout le récit :

Al pasar el puente de Apurímac, y en el llano donde está construido el panteón los señores jefes Urías y Ruiz violentaron los caballos y los hicieron partir precipitadamente, tomando de encontrón en el medio al cura capellán de S.E. don José María Blanco, quien cayo al suelo, y se imposibilitó para seguir la marcha, regresando a curarse en Ayacucho . (Blanco, 1974, p. 73)

Blessé, il doit faire demi-tour, puis aurait rejoint le groupe²¹ : le récit continue avec les mêmes précisions sur les distances et les conditions de voyage ; l'aumônier militaire se trouve toutefois dans l'incapacité de célébrer l'office (Blanco, 1974, p. 96).

L'écriture devient plus descriptive et moins énumérative. Le journal a une vocation semi-publique, nullement l'apparence d'un journal intime : tandis que le général Orbegoso rédige des courriers pour ses différents interlocuteurs, Blanco prend note des lieux traversés de sorte que ces renseignements pourront être réutilisés dans une campagne ultérieure. Un officier précède d'ordinaire le cortège pour vérifier les refuges avant l'arrivée présidentielle, faisant couvrir une toiture ou disposant des banquettes de fortune (l, 74). A partir d'Ayacucho, le franchissement des rivières donne lieu à des développements précis. C'est le cas du pont sur

²⁰ À Abancay, les cavaliers qui viennent rendre hommage à Orbegoso ne sont plus que 200 (Blanco, 1974, p. 101) alors qu' à Talavera, Blanco dénombre 600 cavaliers, 200 danseurs et plus de 6000 personnes. Eugène de Sartiges remarqua en passant par Andahuaylas en juillet-août 1834 une affiche invitant la population à une cérémonie d' allégeance à la nouvelle constitution; les «*montados*» si nombreux sur le passage d' Orbegoso s' expliquent: «*se incitaba a los propietarios de los alrededores a venir a caballo so pena de ser considerados como indiferentes o de mala voluntad. Se ordenaba a todo panadero y al principal ciudadano de cada barrio que se encargaran de las diversiones públicas bajo pena de multa* », in Porras, 1947, p. 107.

²¹ Le voyageur allemand Johann Jakob von Tschudi décrit le sort des blessés et des malades : «*Aun padeciendo de las enfermedades más graves, se les obliga a seguir en la marcha. Si ya no pueden caminar, se les coloca sobre mulas siguiendo a las tropas en el frío más intenso o el calor más ardiente. La mayoría de ellos no sobreviven este trato. Sus cadáveres se atan en grupos de cuatro y se les coloca transversalmente sobre animales de carga. En la siguiente aldea se les echa delante de la casa del alcalde, quien tiene que enterrarlos* » (Tschudi [1846] 2003, p. 60)

le *rio Pachachaca* (Blanco, 1974, p. 36) comme sur le Pampas²² lorsque la chaleur et les moustiques épuisent les voyageurs. La satisfaction de se rafraîchir est d'autant plus grande : les figues de Barbarie deviennent objets de convoitise pour les voyageurs qui veulent s'en saisir oubliant le risque de chute dans les ravins (Blanco, 1974, p. 77). Parfois, les pentes sont si escarpées et encombrées de rochers qu'il faut mettre pied à terre. La saison des pluies arrive et le groupe subit les intempéries avant d'être accueilli tantôt par le curé du village, tantôt par l'*hacendado* ou l'*hacendada*. A proximité d'Abancay, les *hacendadas* sont plus nombreuses à la tête de propriétés foncières et ce sont elles qui reçoivent les visiteurs (Blanco, 1974, p. 96).

Entre Abancay et Cusco, la dernière étape du voyage, maintes difficultés attendent encore le cortège. La saison des pluies commence à se faire sentir ; les pentes sont toujours plus périlleuses, les rochers plus instables et le cheminement plus laborieux. Le sentiment du danger est intense²³. Les mots « horreur » et « épouvante » reviennent sous la plume de Blanco, d'habitude modéré. Les superlatifs sont omniprésents pour mettre en scène une nature inaccessible et effroyable. L'ultime épreuve consiste à traverser l'Apurimac, après le franchissement d'un tunnel ancestral taillé dans la roche : « *El sitio donde está colocado y la caja misma del río espantan. La vista se cansa y se desvanece la cabeza al ver la altura de los cerros que la forman* » (113). Le pont est décrit avec la plus grande minutie, peut-être grâce à un supplément d'information collectée à Cusco où les officiers vont rester un mois²⁴.

Tout le récit vise à démontrer l'intrépidité du général Orbegoso, comme une figure héroïque au-dessus du commun des mortels : Orbegoso n'a pas besoin des services des Indiens « *chimbadores* » qui ont pour métier de guider les voyageurs dans le franchissement d'une rivière. « *Chimbador* » sera repris par Ricardo Palma pour faire entrer le mot dans le dictionnaire de l'Académie au début du XXe siècle; maintes occurrences se trouvent dans le

²² « *El sitio del puente de Pampas es horroroso, tanto por lo encajonado del río cuyas altas peñas parece van a precipitarse sobre los que las miran, cuanto por el calor que molesta, y el enjambre de zancudos y moscas* ». (Blanco, 1974, p. 76)

²³ « *si por casualidad tropieza la mula, tiene que volar al río [...] cayéndose uno o se rompe las piernas, o baja precipitado al río. A más de estos eminentes riesgos, va expuesto el viajante a que se desprendan las piedras sueltas que están casi al aire en las peñas, que parecen un quitasol o cúpula que adorna el camino [...] un piso escabrosísimo todo sembrado de puntas* ». (Blanco, 1974, p. 111)

²⁴ « *Se halla formado sobre ocho gruesas maromas de una tercia de diámetro, bien sostenidas y teniendo sobre éstas dos más encima, que sirven de pasamano sobre las cuales y las maromas de abajo enredan unas sogas que parecen reja [...] Sobre las ocho maromas hay un tejido estrechado de palos que son más sólidos y gruesos a las entradas de los dos extremos que al medio, formando escalones para que los pasajeros no se resbalen en las cuestas que se forman allí* ». (Blanco, 1974, 112)

Journal de Voyage de La Condamine (1751). Le courage du Président²⁵ est d'autant plus mis en valeur que les autres officiers et les proches sont terrorisés : « *Muchos de los de su familia se pusieron cadavéricos, y hubo un jefe que lo pasó en cuatro pies, tal era el miedo que tenía de pasarlo parado* » (114).

Au danger de ce franchissement s'ajoutent la canicule et l'aridité de certains espaces, cause de la mort de nombreux marcheurs²⁶. L'endurance du président Orbegoso est prouvée au terme du voyage : il arrive enfin à Cusco le 26 décembre, après six semaines de route avant de continuer vers Puno et Arequipa, un périple pour lequel le témoignage de Blanco reste inédit. Cependant, la correspondance du général contredit l'image du héros infatigable et exprime au contraire son épuisement physique²⁷.

Le récit de Blanco est partisan et mérite d'être comparé à d'autres versions contemporaines. Le nombre de témoins de cette époque est considérable comme autant de sources peu ou pas explorées : tels Nicolas-Auguste Vaillant de passage en 1837, Abel Aubert du Petit Thouars, le peintre Auguste Borget, le vice-consul Léonce Angrand récemment réédité, plus tard un autre artiste encore mystérieux, A. A. Bonnafé (Victor Peralta, 2006, p. 243-273). Quant à l'Allemand Tschudi arrivé en 1838, il est très critique à l'égard d'Orbegoso, lorsque le Pérou se retrouve divisé entre le Nord et le Sud, sous protectorat bolivien et menacé d'invasion par une armée chilienne. De la sorte, une infinité de documents doivent permettre de compléter cette ébauche de l'itinéraire d'Orbegoso.

B/ Des espaces et des hommes

José María Blanco est originaire de Quito. En 1834, lorsqu'il accompagne le président dans sa tournée, l'Équateur est devenu un État indépendant depuis seulement quatre ans, tandis que Blanco en est parti depuis plus de 15. Son regard sur les paysages et les hommes des régions de Cusco et d'Ayacucho est celui d'un *forastero* ou *foráneo*, au même titre que le général Orbegoso originaire du nord du Pérou (Trujillo). Ce regard n'est pas à proprement

²⁵ « *sin necesitar de los indios chimbadores, que llevan de las manos a los transeúntes, lo pasó a pasos largos y sin novedad alguna* » (Blanco, 1974, p. 114).

²⁶ « *aparece una sepultura que han hecho para enterrar los infelices cadáveres de los reclutas que han muerto al transitar estos sitios ardientes y faltos de sombra y agua* » (*ibid.*)

²⁷ « *Ayer llegué a esta ciudad agravado de mi enfermedad, después de que toqué el temperamento frío de Zurite [...] Puedo responder a usted del sur a pesar de que se trabaja con descaro por una revolución [...] Lo peor es que yo tengo que hacer el papel de Papatache, sin poder tomar una medida y sin más autoridad que la de comandante del Ejército* », lettre au général Nieto en date du 27 décembre 1834, in Carmen Mac Evoy, 2010, t. 1, p. 263.

parler celui d'un *extraño* ou étranger de la même façon que de nombreux soldats et chefs militaires se sont installés au Pérou de façon définitive à l'issue de la bataille d'Ayacucho et de fait peuvent prendre cette nouvelle nationalité²⁸.

Le voyage du Président Orbegoso commence sous les meilleurs auspices. Rendant visite à ses compagnons d'arme, il s'arrête d'abord à quelques lieues de Lima, à Chorrillos²⁹, chez le maréchal Necochea, natif de Buenos Aires, puis chez le général José María Egusquiza à Lurín, ensuite dans l'*hacienda* Bujama de Mala et enfin, dans la propriété de Bernardo O'Higgins, à proximité de Cañete. Necochea comme le Chilien O'Higgins viennent d'apporter un soutien stratégique à Orbegoso tout au long de la campagne qu'il a livrée contre les officiers partisans de Gamarra. La solidarité de ces héros de l'Indépendance va de pair avec l'enthousiasme populaire : arcs de triomphe, carillons, pétarade, chants et vivats, danses et discours accueillent le cortège; les cocktails (« *deser*³⁰ »), les dîners et le « beau sexe » honorent les voyageurs. Orbegoso reste indifférent à la séduction féminine (Blanco, 1974, p. 16) ; il s'avère en revanche attentif à l'office dominical et très sensible à la souffrance des esclaves noirs³¹.

L'ascension de la cordillère correspond à une nouvelle orientation du discours : chaque lieue est abrupte et malaisée ; le paysage inspire la terreur ou l'horreur ; les voyageurs

²⁸ La constitution de 1828 accorde la citoyenneté à « *Los extranjeros que hayan servido o sirvieron en el Ejército y Armada de la República* » (*De la ciudadanía*, art. 3).

²⁹ Tschudi a écrit un témoignage très précis sur un convoi d'argent de Lima à Chorrillos à la fin des années 30, en pleine guerre entre partisans de Gamarra et de Santa Cruz, un convoi dont l'organisation ressemble probablement au cortège qui entourait Orbegoso. Le nombre d'animaux et d'individus mobilisés dans l'opération est remarquable; les cavaliers noirs, les fantassins indiens assurent la sécurité tandis que des métis guident les mules: « *La capital dista unas tres leguas de Chorrillos, con el cual está conectado por un ancho camino que pasa por arena profunda, en su mayor parte colindado por muros laterales que delimitan las haciendas medio abandonadas [...] Fue interesante observar cómo se movía la caravana sobre esta planicie seca. La delantera la hizo un pequeño destacamento de caballería, en su mayoría negros con ponchos y carabinas cortas; luego entre unas 80 y 100 mulas cargadas con pequeñas cajas pesadas de dinero. A los lados del camino o de las murallas corrieron los serenos descalzos, todos indios vestidos de trapos con rifles malos, que formaban la infantería. A diestra y siniestra galopeaban los arrieros para mantener sus animales en orden y para vigilar la carga [...] Esta caravana se movía sólo lentamente sobre la planicie, continuamente cubierta de una nube de polvo y llegó a Chorrillos después de una marcha de tres horas bajo el más sofocante calor del sol*» (Tschudi, 2003, p. 56)

³⁰ José Luis Rivarola a expliqué la spécificité du *deser* à partir du récit de José María Blanco et d'Ignacio de Castro qu'il cite: « *esplendidez en dulces fabricados tan delicado como ingeniosamente, en sorbetes y licores helados de gusto y de invención, en frutas varias tan abundantes como sazonadas; en rosolis, ratafias, mistelas tan vigorosas como seducientes y en todo aquello que el francés llama desert y el latino bellaria et cupedias*» (2006, 13-14). Rivarola montre aussi comment Blanco emploie le mot *mesa* avec le sens de *comida* et l'anachronie des repas.

³¹ « *S.E. se conmovió de la miseria de estos infelices, y bañándose sus ojos en lágrimas se desquitó con prodigarles cariños* » (Blanco, 1974, p. 10)

souffrent à présent de l'inconfort du chemin, qu'il s'agisse du manque de nourriture ou de la précarité du couchage. Les soldats violentent les paysans pour obtenir du fourrage tandis que le curé du hameau préfère disparaître afin d'éviter la saisie de ses biens. Les deux dernières étapes avant d'arriver à Huancavelica sont les plus difficiles : le mal des montagnes affecte à un point extrême Orbegoso tout comme Blanco ; le désespoir mine les esprits : « *una molesta agitación, junto con una horrorosa soledad, ejercitan el alma con crueles ideas* » (Blanco, 1974, p. 23)

À l'exception d'Orbegoso, tous les officiers et membres de la famille dorment dans la même pièce, le prêtre et le sous-préfet, autorités politique et religieuse, sont dans un cagibi et un autre notable dans la cuisine en compagnie de « vieilles Péruviennes ». L'ethnonyme « *peruano* » a été imposé par San Martin en 1821³² pour remplacer « *indio* » devenu symbole de l'Ancien Régime. En 1825, Bolivar a institué une nouvelle dénomination : celle d'indigène, qui va de pair avec la « contribution indigène », remplaçant le « tribut indien » de l'ère coloniale. Le refuge ou *tambo* de Turpo où se trouvent les courriers *yanaconas* est dépourvu de la moindre commodité : le général Orbegoso doit dormir à même le sol, sur des peaux de bête car son lit de camp tarde à arriver. Plus loin la neige sème l'effroi parmi ces voyageurs originaires de la Côte.

Les étapes dans ces chefs-lieux andins répondent à un intérêt politique. Il s'agit d'affirmer la reconquête du territoire sur l'ennemi : à Huancavelica, Orbegoso préside une cérémonie funèbre en l'honneur d'un de ces adversaires, tandis que le séjour à Ayacucho est l'occasion de célébrer en grande pompe le dixième anniversaire de la victoire du 9 décembre 1824 sur la Couronne espagnole.

Dans chaque bourgade, le père Blanco s'intéresse en priorité aux lieux de culte, puis à l'école ; il observe l'état des églises, tantôt décorées tantôt à l'abandon. Le général Orbegoso est logé chez le curé lorsque c'est le seul notable du village. A Huanta, le chroniqueur décrit les danseurs : « *partidas de pacha-ángeles, que son unos danzantes vestidos de sombreros*

³² « *salió de entre un numeroso número que allí había reunido, una peruana llamada Petronila Campos y se avanzó hasta S.E., despreciando el peligro de ser atropellada, para obsequiarle un ramo de flores, postrándose a sus pies* » (Blanco, 1974, 18) . Vient ensuite l'évocation de « *cuatro miserables indios desprovistos de subsistencia* » (Blanco, 1974, 20).

Décret du 27 août 1821, article 4: « *En adelante no se denominarán a los aborígenes indios o naturales; ellos son hijos y ciudadanos del Perú y con el nombre de peruanos deben ser conocidos* », décret du 28 août 1821, article 1° : « *Queda extinguido el servicio que los peruanos, conocidos antes con el nombre de indios o naturales, hacían bajo la denominación de mitas, pongos, encomiendas, yanacozgos y toda clase de servidumbre personal, y nadie podrá forzarlos a que sirvan contra su voluntad* ». On se reportera pour cette question à l'ouvrage de Mark Thurner (2006, 61-70).

grandes y tijeras en mano, con que llevan el compás de la caja y pito o de la música », un spectacle qui se répète et que le chroniqueur qualifie de barbare (Blanco, 1974, p. 43, p. 48). Avant d'arriver à Huanta, dans la bourgade d'Acobamba, des indiens *iquichanos* viennent offrir leurs services au général Orbegoso. L'écriture d'ordinaire si modérée, se fait violence de façon exceptionnelle :

« Los indios iquichas, célebres por su rusticidad y por haber sido decididos sostenedores de la tiranía española, habitan un lugar inaccesible a toda fuerza armada. Así desde la independencia viven de un modo inmortal y atrevido. Se han alzado con todo trabajo y no pagan contribución alguna. Sus llamados jefes, que son unos indios degradados y viciosos ejercen actos de soberanía sobre ellos y continuamente amagan a Huanta y Ayacucho. Ellos son ladrones de profesión y no pertenecen a otro partido que al crimen y a la alevosía. Tienen muchas armas y es el palenque general de todo malvado. Si el supremo gobierno no trata de sacar de entre ellos al borracho de Huachaca y a otros asesinos, dentro de poco tiene que sostener una guerra de exterminio con estos osados idiotas, que están cundiendo con sus atentados todos los distritos » (Blanco, 1974, p. 46).

Le rejet est tout autant politique que social, et s'exprime de façon réitérée. Cette violence est en contradiction avec l'attitude d'ouverture du Président Orbegoso qui traite d'égal à égal avec Huachaca. Promu général de brigade en 1814 dans la lutte contre les patriotes, Huachaca a incarné la rébellion indienne juste après l'Indépendance : en 1826, il s'était adressé au préfet d'Ayacucho pour protester contre les violences des patriotes, officiers et simples soldats, à l'égard de la population, le pillage des églises et les nouveaux impôts sur ce qui faisait la richesse de la région, la feuille de coca³³. En 1828 Huachaca, qui était muletier, avait essayé de prendre la ville d'Ayacucho ; vaincu, il réussit à s'enfuir. Sa rencontre avec Orbegoso est significative de la recherche d'un apaisement avec la nouvelle autorité de la République ; le chef de guerre iquicha sera réhabilité en 1838.

Quant à la halte d'une dizaine de jours à Ayacucho, après l'étape de Huanta, José Maria Blanco découvre là d'autres coutumes qu'il expose brièvement : *« En sus diversiones y fiestas públicas bailan los indígenas de huailias, danzantes, panalibios y diablos »* (Blanco, 1974, p.

³³ Heraclio Bonilla rapporte les demandes de Huachaca au préfet d' Ayacucho: *« salgan los señores militares que se hallan en ese depósito robando, forzando a mujeres casadas, doncellas, violando hasta templos, a más los mandones, como son el señor Intendente, nos quiere acabar con contribuciones y tributos [...] y de los [sic] contrario será preciso de acabar con la vida por defender la religión y nuestras familias e intereses »* (Bonilla, 2001, p. 155)

70). L'emploi du mot *indígenas* signale une distanciation qui est exclu du terme « indios », comme dans l'association *indios iquichas*³⁴ ; les *colonos* travaillant les terres contre un loyer en nature mais privés de fait de liberté, sont définis comme *inquilinos* », de sorte que leur statut semble tout à fait acceptable et, pour Blanco, leur joie en accueillant le cortège résonne comme un cri d'allégresse spontané³⁵.

Dans la présentation d'Ayacucho, Blanco explique un terme qui revient à maintes reprises ; c'est le mot *quille* associé à *arco*, *quilles* et *arcos* placés tout le long du chemin pour honorer le cortège présidentiel. Cet emploi récurrent m'a conduit à m'interroger sur la nature de ces emblèmes, définis comme « *arcos vestidos de géneros o yerbas* » (1, 70). Entre Andahuaylas et Abancay, ces *quilles* sont toujours plus nombreux et parés de fleurs, de fruits et même de *vizcachas* (une variété de chinchillas)³⁶. À Andahuaylas, il y en aurait plusieurs centaines tout comme les cavaliers (1, 84). Blanco exagère le nombre d'habitants rassemblés sur le passage du cortège entre Talavera, San Jerónimo et Andahuaylas : les milliers de personnes, les danseurs par centaines, les drapeaux agités dissimulent la pauvreté des lieux, tandis que dans d'autres villages rien ne cache l'horreur de la misère et de la saleté³⁷. La précision est devenue extrême, au point d'être sujette à caution : à Abancay 512 *quilles* ont été disposées sur le trajet (1, 101) . Pour Blanco, nul besoin de préciser de quoi il s'agit, mais la définition des *quilles* comme « *arcos vestidos de géneros o yerbas* » est contradictoire avec les différentes occurrences.

Quille est un quechuisme : *quilli* que Félix Denegri expliquait comme un don en forme de guirlande³⁸ ; cette coutume est attestée dans les départements d'Ayacucho et de

³⁴ L' historienne Cecilia Méndez expose que le terme *iquichano* était aussi employé par les officiers espagnols et les caudillos de Huanta opposés aux partisans du Pérou républicain, de sorte que le doublet « indios iquichas » n' est pas redondant sous la plume de Blanco (Méndez, 1997 , p. 161-185).

³⁵ « *En Lucubamba, media legua antes de la hacienda de Pincos, estaban todos los inquilinos vestidos de danzantes con tambores, arpas y violines, y unas peruanas bien vestidas, cantando sus yarues [nota de Blanco: cantos campestres]* » (Blanco, 1974, p. 94-95).

³⁶ « *muchos indios con banderas en las manos, prevenidos de cajas, pitos, camaretas y cohetes. Desde aquí al pueblo pusieron veinte quilles adornados de ramas, flores, frutas y vizcachas, y doce arcos cubiertos de géneros, flores, banderas y espejos* », *ibid.*

³⁷ « *Las casas de paja y algunas pocas de teja que ascenderán a seiscientas, con dos mil habitantes, son chicas y sucias, y mal construidas [...] Las calles asquerosísimas y algunas con cercas y pantanosas, presentan cuevas que fatiga el dar un solo paso por ellas* » *ibid.*

³⁸ « *En uno de estos días [de la semana denominada de los compadres] llevan racimos de frutas, rosquillas, pan de huevo –panes en forma de huahuas y pajaritos– poronguitos pintados, rocotos de varios colores, monedas de la época española y los 'nueve décimos de plata' de hace poco, todas estas cosas amarradas en sogas, en tal forma que queden colgantes [...] Esta ofrenda se llama quilli* » (Blanco, 1974, t. 2, p. 24)

Huancavelica après avoir été réprimée par l’Eglise: les jeunes filles en âge de se marier présentent une offrande faite d’une ribambelle de produits de la terre et de symboles de richesse. La cérémonie inaugure les fêtes de Carnaval. L’information sur ce rite reste rare et il semble que Blanco emploie aussi le mot pour les tapis de fleurs disposés sur le passage³⁹.

Tout au long de la tournée présidentielle, plusieurs mondes se côtoient et s’ignorent : auprès des officiels, l’aumônier d’Orbegoso n’a d’yeux que pour les « *personas de nota* », « *personas decentes* » ou encore les « *personas visibles* », les « *señores de viso* » (101), « *las personas de representación y de viso* » (125) et de l’autre, la masse anonyme. Danseurs et musiciens forment une catégorie singulière⁴⁰, identifiée, à la différence du reste de la population uniformisée dans le groupe « *los indios* ». Blanco exprime son admiration à l’égard du passé dont il contemple les vestiges. Mais contrairement au Français Sartiges, qui se lance avec obstination dans une chasse au trésor, emblématique de sa vision du monde, l’Équatorien n’émet pas l’hypothèse de fouiller⁴¹ des vestiges laissés à l’abandon, mais plutôt leur restauration pour de nouveaux habitats.

Le Président Orbegoso passe à proximité de la citadelle de Choquequirao. L’écriture de Blanco confirme la connaissance locale de cet espace archéologique aujourd’hui redécouvert : « *hacia el sud, que corresponde al pueblo de Curahuasi, aseguran como cosa cierta que hay clavada una piedra que a los antiguos indios les servía de señal para subir a la ciudad que formaron los gentiles en el cerro fronterizo a ella que se llama Choquequirao, que es elevado y montuoso* » (113).

L’invisibilité d’une partie de la population pour l’énonciateur d’un discours est d’autant plus difficile à déceler des récepteurs de ce discours. José María Blanco consigne dans ses cahiers l’envoi d’un chef militaire en avant-garde, mais il ne s’étend pas sur ce genre d’information. Le chroniqueur est aussi silencieux sur les questions de logistique présentes

³⁹ « *estaba el camino cubierto de quilles, que son arcos vestidos de flores y ramas, de colgaduras, banderas y arcos triunfales, llenos de plata labrada, láminas y espejos, cuyo número ascendía a 22* » (Blanco, 1974, p. 82).

⁴⁰ « *se postaron para recibir a S.E. el gobernador don Paulino Peralta, la honorable municipalidad, el cura interino don Manuel Navarro, y las personas visibles de la población. Con ellos estaban los danzantes y muchos indios con banderas en las manos, prevenidos de cajas, pitos, camaretas y cohetes* » (Blanco, 1974, p. 94).

⁴¹ « *siguiendo la misma banda del río se hallan tres poblaciones contiguas, que manifiestan fueron hermosísimas. Aun se dejan ver los vestigios de sus casas y plazuelas [...] hay un palacio cuadrangular destruído, con su patio y habitaciones, que si las techan podrían servir de casas* » (Blanco, 1974, p. 115).

dans la correspondance des généraux, qu'il s'agisse des chevaux à prévoir (Mac Evoy, 2010, t. 1 p. 230), des soins à prodiguer aux montures, ou du fourrage indispensable (*ibid*, p. 180, p. 650). La logistique est secondaire pour l'aumônier d'Orbegoso, alors que c'est l'une des raisons du mauvais accueil des populations subissant depuis deux décennies les exactions des armées⁴². Notre témoin entrevoit à peine les dépouilles de soldats morts de fatigue et de soif, pourtant placées le long du chemin. Tschudi, qui arrive quelques années plus tard, va rapporter au contraire le courage des Indiens (Tschudi, 2003, p. 58) et l'inhumanité des officiers ordonnant sans scrupules des exécutions collectives⁴³. Tschudi rappelle aussi l'importance des *rabonas*, épouses ou mères des soldats, tantôt parties en éclaireurs, tantôt arrière-garde officieuse dans tous les déplacements militaires, assurant ainsi le ravitaillement indispensable⁴⁴. Les courriers, *mensajeros*, *expresos* ou *propios* chargés de transmettre les messages du chef de l'Etat vers les principales villes⁴⁵, sont absents du témoignage de José María Blanco, tout comme les muletiers – *arrieros* ou *guías*– qui accompagnent le cortège présidentiel : ils ne sont guère mentionnés que lorsqu'ils s'évanouissent dans les environs et laissent le cortège désemparé.

Cependant, les quatorze cahiers retrouvés à Quito n'ont pas été écrits dans un but esthétique. Ils avaient pour vocation d'informer les généraux, apporter des indications sur l'état des chemins ou plutôt des sentiers, le moral des habitants des Andes, la situation des bourgades traversées. Sans la rétribution d'un espion qui grève le budget, Blanco remplissait cette fonction que le général Nieto assignera précisément à un autre interlocuteur en 1838: « *medir por reloj y cálculo las horas o leguas de camino [...] las clases de posición que se*

⁴² Nieto se préoccupe des mêmes problèmes matériels en 1842: « *La construcción de herrajes no debe pararse ni de noche: aquí estableceré una maestranza. Yo avisaré si el Mayoc da vado [...] Plata mándeme alguna, aunque sea robándola. No tengo con qué pagar ni cuatro pesos a un espía o un propio* », (Mac Evoy, 2010, t. 1, p. 650-651, lettre au général José María Plaza, Huanta, 18 août 1842).

⁴³ « *Algunos de estos caudillos son famosos por sus crueldades refinadas. Durante la campaña de Gamarra contra los bolivianos en 1842, más de veinte soldados saltaron del puente colgante de La Oroya al caudaloso río para suicidarse. Con el grito 'Adiós capitán!' se dirigieron hacia el comandante y pocos instantes después cayeron destrozados sobre las rocas entre las que pasan las aguas a viva fuerza* » (Tschudi, 2003, p. 60).

⁴⁴ « *En los ejércitos hay casi siempre tantas mujeres como hombres. Cuando Santa Cruz entró a Lima, su ejército consistió de 7000 hombres seguidos por 6000 mujeres [...] Por regla general parten una o dos horas antes que los soldados y llegan mucho antes también al previsto lugar de descanso. Al llegar buscan leña para combustible, cocinan la merienda que llevan consigo y esperan a sus esposos, hermanos o hijos con la comida preparada* » (Tschudi, 2003, p. 59)

⁴⁵ Le 3 décembre 1834, au cours du voyage décrit par JM Blanco, Orbegoso écrit au général Nieto revenu à Lima: « *asuntos de esa naturaleza no pueden fiarse a otra pluma, y casi todo el correo es de mi pluma* » (Carmen Mac Evoy, 2010, t. 1, p. 261)

*encuentren y si el camino es áspero o suave [...] reconocer bien todas las avenidas que dicho pueblo tenga con la costa y los caminos y calidad de ellos*⁴⁶ : bref, un vrai travail d'intelligence.

La violence politique et sociale perce dans quelques observations évasives de notre témoin, permettant de déduire que le voyage ne s'est pas fait sans encombres⁴⁷. L'informateur qui apparente la neutralité s'enflamme même dans les dernières pages pour dénoncer les mauvais coups d'adversaires capables de séduire la jeunesse et de dire pis que pendre du chef d'Etat⁴⁸. Lorsque le président Orbegoso quitte Cusco en janvier 1835, son autorité est à nouveau amoindrie : à plus de mille kilomètres de là, Lima a de nouveau été victime d'un coup d'État ; l'affrontement des caudillos reprend de plus belle. Le journal de Blanco, au terme de cette première exploration, reste ouvert à de nombreuses autres recherches.

Bibliographie

BLANCO José María, *Diario de viaje del presidente Orbegoso al sur del Perú*, ed. Félix Denegri Luna, Lima, PUCP-IRA, 1974, t. 1, 337 p., t. 2, 201 p.

BONILLA Heraclio, *Metáfora y realidad de la independencia en el Perú*, Lima, IEP, 2001, 195 p.

ESPINOZA SORIANO Waldemar, *Bolívar en Cajamarca*, Lima, Universitaria, 2006, 479 p.

MAC EVOY Carmen et José Luis RÉNIQUE, *Soldados de la república Guerra, correspondencia y memoria en el Perú (1830-1844)*, Lima, IRA –Congreso, 2010, t.1 672 p., t. 2, 1354 p.

⁴⁶ Lettre au sergent-major Ignacio Morote, daté du 26 avril 1838, in Carmen Mac Evoy, 2010, t. 1, p. 613.

⁴⁷ « un hombre extravagante, que le presentó un papel tan desconcertado como lo era la cabeza que lo concibió » (Blanco, 1974, p. 17).
« otro individuo del pueblo quiso arengarle y no pudo, por tener al frente al alcalde que era su enemigo y le amenazaba con miradas furibundas » (Blanco, 1974, p. 44).

⁴⁸ « [el actual rector del seminario] dio ocho arengas a sus colegiales para que felicitasen al trastornador del orden establecido, las que no respiraban más que acrimonia e insultos contra el Presidente provisorio de la República, a quien lo presentaban de peor condición que un bandido condenado al último suplicio » (Blanco, 1974, p. 254).

MÉNDEZ Cecilia, « Pactos sin tributo, caudillos y campesinos en el Perú postindependiente », in Marta Irurozqui y Leticia Reina, *La reindianización de América*, México, Siglo XXI, 1997, p. 161-185.

PERALTA, Víctor et Charles WALKER, « Viajeros naturalistas, científicos y dibujantes. De la ilustración al costumbrismo en las artes », *Visión y símbolos del virreinato criollo a la república peruana*, Lima, Banco de Crédito, 2006, p. 243-273.

PORRAS BARRENECHEA Raúl, *Dos viajeros franceses en el Perú Republicano*, Lima, Cultura antártica, 1947, 216 p.

RIVAROLA José Luis, « De once a lonche. Sobre palabras y costumbres en el Perú del XIX », *Boletín de la Academia Peruana de la Lengua*, 2006, n° 42, p. 9-22.

SALAVERRY José, *Instrumentos y sistemas andinos: medición, cómputo de tiempo y lugar*, Lima, UNMSM, 2007, 283 p.

SARTIGES Eugène de, « Voyages dans les Républiques de l'Amérique du Sud », *La Revue des deux mondes*, t. 9-10, 1851, édition numérisée sur le site www.gallica.fr

TSCHUDI, Johann Jakob von, *El Perú. Esbozos de viajes realizados entre 1838 y 1842*, Lima, PUCP, 2003, 452 p.

THURNER Mark, *Republicanos andinos*, Lima, IEP, 2006, p. 61-70.

TORD Luis Enrique, « La biblioteca de las tertulias », in *Homenaje a Felix Denegri*, Guillermo LOHMAN VILLENA (ed.), Lima, PUCP, 2000, p. 88-89.